

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**Amélie Panneton, Elsa Pépin et Claudia Larochelle, Jérémie Leduc-Leblanc**

Sébastien Lavoie

Number 144, Winter 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65695ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

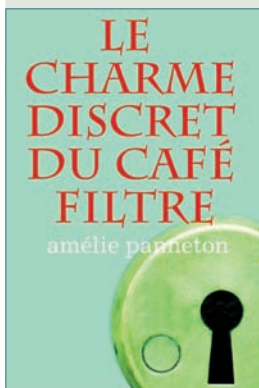
0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lavoie, S. (2011). Review of [Amélie Panneton, Elsa Pépin et Claudia Larochelle, Jérémie Leduc-Leblanc]. *Lettres québécoises*, (144), 34–35.



★ ★ ★ 1/2

AMÉLIE PANNETON

**Le charme discret du café filtre**

Montréal, de la Bagnole, coll. « Parking », 2011, 152 p., 16,95 \$

## Présocratique parce qu'anecdotique

Une Blanche qui sait écrire, voilà qui a de quoi étonner. Et, en plus, elle n'est même pas juive!

**P**ourquoi cette accroche ridicule? Pour égaler la bêtise de nos quotidiens. C'est qu'encore une fois et les gens du *Devoir* et les gens du groupe Gesca se sont extasiés de manière condescendante au sujet du jeune âge de l'auteure, et souvent, dès la première ligne de leurs papiers.



AMÉLIE PANNETON

Pourtant, il y a chez Amélie Panneton bien mieux à relever que ses 25 printemps. Elle nous offre ici un recueil d'une vingtaine de nouvelles, une sorte de cousin de la fesse gauche de *La vie mode d'emploi* de Georges Perec, cousin ne serait-ce que parce qu'elle a placé en exergue du recueil une phrase tirée de la brique de l'écrivain oulipien et parce que les nouvelles se déroulent toutes dans un même immeuble. Mais ici s'arrêtera la comparaison, notre écrivaine la maniant assez bien pour que je ne m'y aventure moi-même...

### Présentation très sommaire

Le livre s'ouvre sur 21 cartes postales, cartes que reçoivent ou s'envoient les différents locataires — et leurs relations —

d'un immeuble de la rue Saint-Joseph, dans le quartier Saint-Roch de Québec. Au fil des 18 histoires, les locataires se révéleront, que ce soit un par un ou un par l'autre. Passons sur l'action, puisqu'on ne lit pas ce livre pour se faire raconter des histoires, mais plutôt pour avoir le sentiment de respirer avec quelqu'un. Si je ne sais pas ce que c'est que d'être âgé, avec « Le goût des choses perdues », je me suis senti ce petit vieux qui a l'impression que l'inflation n'est qu'« une ruse gouvernementale pour l'obliger au paiement des impôts dont la retraite l'a soulagé » (p. 51) et qui ose se rendre à l'épicerie pour la première fois depuis la fin de l'hiver afin de « retrouver le goût des choses perdues dans des aliments qui n'en auront même jamais la texture » (p. 56).

« Les choses sont comme elles sont, c'est-à-dire : douces-amères » (p. 74), mais ce qui reste vraiment de cette lecture, c'est beaucoup de douceur. Je

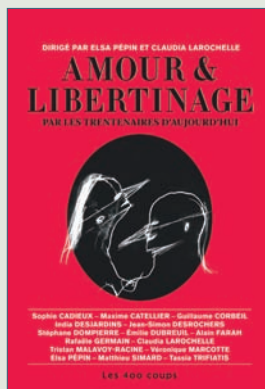
note que, comme la plupart des écrivaines, quand Amélie Panneton fait parler un de ses personnages du philosophe grec Thalès, elle parle en fait de son projet littéraire à elle :

[...] Thalès est présocratique. Il est avant les disciples, avant les accusations, avant la ciguë. Il précède le connu et le documenté, les notices biographiques finement ciselées et les discours retranscrits avec plus ou moins de véracité. Il est comme cette figure nébuleuse de l'homme sage assez lunatique pour tomber dans un puits, majestueux et ridicule à la fois. Il n'est pas intéressant, concrètement, mais il l'est. Et il ne peut être autre chose qu'anecdotique parce qu'il est présocratique, irrémédiablement.

Mais elle aussi, parfois, elle aussi. Présocratique parce qu'avant l'éclat, avant la dispute, avant la rupture. Avant ce qui viendra après. (p. 120)

Jolie petite lecture qui a fait enfin taire la voix d'Yves Thériault!...

1. « Dans notre littérature, on n'a que des écrivains qui se décrivent en train d'écrire un livre, ou qui décrivent le gars qui est à la taverne en train de se demander s'il va en écrire un. » *Dictionnaire des pensées politiquement tordues*, Montréal, Triptyque, 1997, p. 165.



★ ★ ★ 1/2

ELSA PÉPIN ET CLAUDIA LAROCHELLE (DIR.)

**Amour et libertinage par les trentenaires d'aujourd'hui**

Montréal, Les 400 coups, 2011, 240 p., 19,95 \$

## L'amour est une chose grave

Quinze auteurs nés dans les années soixante-dix nous parlent du thème des thèmes, l'amour (rarement présenté sous forme de copulation).

**L**orsqu'on est trentenaire, apparemment, on idéalise l'amour et, par conséquent, ce qu'on retient de ses expériences antérieures, c'est qu'il fait mal. Beaucoup pensent pouvoir s'y soustraire ou, à tout le moins, en faire abstraction. Ce qui frappe et inquiète, dans ce livre pondu par nos trentenaires, c'est de constater que l'amour est source d'angoisse et de mystères et qu'il n'est jamais synonyme d'épanouissement, de légèreté ou même d'une bête joie...

Même lorsque l'on essaie de badiner avec l'amour (Matthieu Simard, Alain Farah ou l'habile Sophie Cadieux), ça reste un peu lugubre. Chez Cadieux, comme souvent ailleurs, réinventer les conventions amoureuses est inutile, l'héroïne avouant « être [quelqu'un] qui croit à l'amour pur et dur, au grand et bouleversant amour » (« Comment devenir madame Bovary », [p. 90]).

### Quelque chose de neuf? Que du vieux!

S'il fallait trouver quelque chose de nouveau à cette génération, ce ne serait donc pas l'abandon de cet amour idéal style conte de fées, qui côtoie toujours aussi facilement l'idéal pornographique (« J'aime [ta chatte] », Stéphane Dompierre). Non, s'il fallait trouver quelque chose de neuf, ce serait peut-être l'absence de volonté de réaménager ou d'améliorer l'amour, ou encore dans le refus de noyer dans le sexe les incohérences inhérentes à l'amour...



ELSA PÉPIN ET CLAUDIA LAROCHELLE

Enfin, si on exclut l'étrange proposition de Tristan Malavoy-Racine (« La molécule animale »). Lisez, vous verrez...

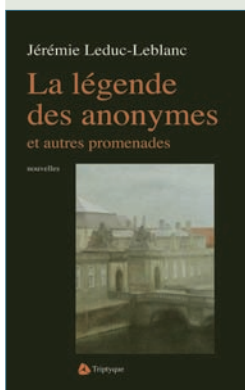
Ainsi, Tassia Trifiatis surgit au milieu du recueil avec une nouvelle qui aurait dû me sembler bête, mais qui m'a paru extrêmement rafraîchissante même si elle met en scène une femme qu'on dirait venue d'un autre temps, qui attend l'amour en lisant « des ouvrages sur les lois du mariage et sur les moyens d'arriver au dais nuptial prisé » (« Les semeurs de doutes », [p. 108]). Cette nouvelle constitue la seule pause sérénité du recueil.

Si je ne suis pas tombé amoureux de la majorité des personnages de ces histoires, c'est que j'ai été souvent repoussé par leur côté calculateur, froid. Ces trentenaires sont à l'amour ce que les écrivains québécois étaient jadis, selon Yves Thériault, à la littérature québécoise<sup>2</sup>. Ces histoires mettent donc en scène des écrivains qui décrivent leur rapport à l'amour ou qui décrivent le gars à la taverne en train de se demander s'il va vivre l'amour...

À cet égard, c'est Maxime Catellier qui disserte sur l'amour avec le plus d'assurance, mais pas de la meilleure des façons : « L'amour est un affront à l'égoïsme et à la vanité » (p. 174), lit-on notamment. Vraiment ? Peut-être, au fond, Naïm Kattan avait-il raison, dans *L'amour reconnu*, de faire dire à l'un de ses personnages que nous, jeunes, sommes incompetents en matière amoureuse parce que l'amour n'est pas de notre âge.

Et consolons-nous-en dans le sexe ; on ne sait peut-être pas encore ce qu'est l'amour, mais on peut à tout le moins encore le faire...

2. *Ibid.*



JÉRÉMIE LEDUC-LEBLANC  
*La légende des anonymes  
et autres promenades*  
Montréal, Triptyque, 2011, 160 p., 18 \$

## Froid comme un auteur transi par son statut

Des nouvelles atmosphériques qui nous promènent aux quatre coins du monde, sans nous mener très loin.

La première nouvelle de ce recueil m'a tout de suite agacé. Dans « Rose de Panamá », l'auteur fait le récit d'un moment-clé de la vie d'un couple avec, en toile de fond, l'histoire d'une Espagnole chassée de son pays par Franco et qui se retrouve en Amérique latine. Son parcours croise celui de

Pinochet, des frères Castro, de Salvador Allende et, pourquoi pas, du général Noriega. Elle « assiste » en plus à la mort de Trotski et est « aperçue en 1967, à La Paz, en Bolivie, le jour où Ernesto Guevara, dit le Che, fut assassiné » (p. 11). Ce dernier détail n'est pas qu'inutile au récit, il dénote aussi une méconnaissance de la Bolivie (vue de La Paz, La Higuera, où fut assassiné le Che, est à l'autre bout du monde...) et est à l'image d'un livre où le rapport au Monde, qu'on soit sur le Popocatepetl (p. 122) ou à Oslo (p. 152), est des plus superficiels, où il n'est qu'image de carte postale (pour nous faire croire à ces rencontres avec tous ces incontournables Latino-Américains, l'auteur ne s'accorde à peine plus qu'un paragraphe !).



JÉRÉMIE LEDUC-LEBLANC

Heureusement, Jérémie Leduc-Leblanc ne réserve pas le même traitement à l'Holocauste, évoqué pudiquement dans quelques nouvelles. Certes pas toujours habilement, mais toujours avec l'intention ressentie de ne jamais évoquer la Shoah en vain. De toute façon, ces nouvelles à la prose poétique, désincarnées et péchant parfois par excès d'ellipses ne sont pas faites pour nous parler du monde physique, mais de l'intangible, de ces zones grises auxquelles on s'intéresse parfois d'un peu trop près quand on souffre de solitude.

### Écrivain

La figure de l'Écrivain est en ces pages sans cesse exaltée, ce qui a le don de m'irriter de plus en plus facilement. Il faudrait expliquer à ceux qui écrivent que de porter le titre d'Auteur n'a rien de déshonorant. Et leur dire qu'on peut certes décider d'en devenir un, un auteur, mais qu'on ne peut jamais décider d'être écrivain parce que le mot juste ne l'est jamais que dans l'oreille de ceux qui le reçoivent (« Je dis les mots qui vous apaisent et vous reconfortent. Les mots justes. » [p. 125]). Ainsi, si on n'a besoin que de soi pour devenir auteur, on ne peut compter que sur les autres pour être écrivain... En lisant ces nouvelles, j'ai encore pensé à Yves Thériault<sup>3</sup>.

Ces nouvelles forment seize facettes d'un univers très cohérent, écrit par un auteur préoccupé par son vocabulaire et soucieux de ne pas étaler son érudition. Mais cette remarque ne couvre pas le domaine des figures de style, dont il fait un usage immodéré. Dans les huit pages de la nouvelle « Le banquet des insolites », par exemple, j'ai lu vingt-huit fois le mot « comme ». C'est comme trop.

Bref, un auteur froid qui m'a laissé de glace.

3. *Ibid.*